

Press Review

EVI KELLER - *Stèles*

20 mars au 17 juillet 2021

# TRANSFUGE

Press

Country : France

Date : March 2021

Journalist : Damien Aubel

Exhibition : Evi Keller - Stèles

ART PORTRAIT

## L'art et la matière

Depuis plus de vingt ans, **Evi Keller** compose pièce à pièce une œuvre, ésotérique et pourtant puissamment sensorielle. Portrait d'une initiée. **PAR DAMIEN AUBEL**

*Evi Keller dans son atelier, Paris, 2020  
Courtesy of the artist and Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.*



ere

« **M**ystère » : le mot dessine un leitmotiv discret dans les réponses d'Evi Keller alors qu'un dimanche soir glacial, j'entreprends l'artiste sur les *Stèles* qui donnent leur titre à l'exposition qui va s'ouvrir chez Jeanne Bucher Jaeger. « Mystère », en effet, que ces pièces délicates, à la liquidité chatoyante : fines lamelles irradiantes, comme découpées dans des concrétions géologiques aussi précieuses qu'imaginaires ? Membranes à peine tangibles où vibrent des poches de plasma versicolores, comme les squames d'un organisme fabuleux ? Carrelets d'un vitrail rêvé, dont la surface frémirait encore du feu du verrier ? Moi, je ne peux m'empêcher de voir dans ces gemmes des avatars de la légendaire Table d'Émeraude – cette plaque de pierre qui, dit-on, recélait l'enseignement d'Hermès, qui est la table de loi des alchimistes, la clef énigmatique de la science hermétique. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser car Evi Keller a quelque chose d'Hermès.

### Esprits

Elle qui est née en 1968, outre-Rhin, à Bad Kissingen, est très tôt, à l'instar du dieu, une passeuse de ces frontières, qui bordent les mondes indistincts où s'épanouissent des forces invisibles : « toute petite j'étais déjà fascinée

par la lumière, et dans mon enfance j'étais proche de la nature, des rivières, des forêts. J'ai eu des liens forts avec des arbres, les plantes, les règnes minéraux, les pierres... Mon enfance n'était pas forcément une enfance joyeuse, mon environnement familial n'était pas forcément ouvert aux arts visuels, j'avais des parents âgés, qui avaient des vies très complexes, difficiles à gérer. Je suis partie à l'âge de seize ans. Mais les esprits de mon enfance ne m'ont jamais quittée, au contraire. ».

C'est ainsi que se forge ce qu'on appellerait volontiers d'un vieux mot la sagesse d'Evi Keller : une sagesse qui, pour cette grande lectrice – Maître Eckhart, Hildegarde von Bingen, saint Augustin – est, à l'instar du savoir hermétique, irréductible aux rationalités un peu étroites des cadres institutionnels. Ainsi, si elle fréquente, au début des années quatre-vingt-dix, l'université Louis-et-Maximilien en histoire de l'art, elle « comprend très vite que ma place ne serait pas dans une démarche universitaire, intellectuelle, où je me sentais enfermée. J'ai un esprit très libre, et je suis assez sauvage dans ma nature. ». Ce qui ne la coupe en aucun cas de l'histoire de l'art. Elle cite la « matérialisation de la lumière » chez Rembrandt, ou Beuys pour qui elle a une immense admiration. Simplement, il ne s'agira pas de « filiations », tant son œuvre répond à un appel pressant, qui n'a rien à voir avec une démarche qui jouerait sur des références : « en tant qu'artiste, on s'efface à un moment donné et on laisse ce qui voulait s'incarner à travers vous. ». Ensuite, c'est l'Académie de photo et de graphisme de Munich, toujours, dont elle ressort diplômée, ayant acquis la maîtrise technique de la photographie, si importante pour elle moins comme discipline artistique que, conformément à l'étymologie, modèle d'écriture par la lumière.

### Passages

Comme sous le signe d'Hermès, dieu tutélaire des voyageurs, elle s'installe ensuite à Paris, en 1994, attirée par la réputation artistique de la capitale. Déplacement géographique, à la surface de la terre et aussi à la surface de l'existence : les vrais voyages chez Evi Keller sont, eux, intérieurs et initiatiques. Ce sont des

Matière-Lumière [Stèle]  
ML-V-20-1030, 2020  
Technique mixte  
31 x 39 x 6 cm  
Socle : 130 x 39 x 6cm  
Courtesy of the artist and  
Galerie Jeanne Bucher  
Jaeger, Paris.





Matière-Lumière [Stèle], ML-V-20-1008, 2020  
 Technique mixte, 81 x 62 x 10 cm  
 Socle : 110 x 62 x 10 cm  
 Courtesy of the artist and Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris

m'en étonne naïvement, tant la com me semble loin de la communication avec les esprits : « Damien, rit-elle, nous sommes sur terre, et tant qu'on est sur terre il faut faire des compromis ! ». Mais c'est autre chose qui se prépare, et qui adviendra au début des années 2000 : le grand œuvre d'Evi Keller, un grand-œuvre toujours *in progress* et qui rassemble sous l'unique vocable de *Matière-Lumière* tout ce qu'elle crée, jusqu'aux *Stèles* que nous verrons à la galerie. D'une phrase, qui pourrait frapper comme une devise un emblème hermétique, Evi Keller résume : « *Matière-Lumière* incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. » Et ce cheminement bien sûr a ses jalons : « Le départ officiel du voyage s'annonce en 2001 avec une installation, *Mirror Space*, autour du corps, je travaillais beaucoup avec les danseurs à cette époque. Cette œuvre est comme le premier espace de transition du voyage, du cheminement *Matière-Lumière*. Le deuxième espace est *Réconciliation*, le troisième *Towards the Light*. »

« passages », terme qui revient lui aussi souvent dans sa bouche. C'est ainsi que je l'écoute me rapporter sa découverte de Novalis, « quelqu'un d'extraordinaire » pour elle. « À l'âge de vingt et un ans, j'étais très malade et la médecine traditionnelle n'avait pas trouvé la source de mes souffrances, mon état de santé s'aggravait de jour en jour. Je me suis finalement retrouvée en pleine montagne, avec un couple de médecins anthroposophes, j'ai été guérie, et je suis retournée au monde avec une vision nouvelle des choses. C'est lors de ce séjour que j'ai découvert Novalis ou encore Edouard Schuré. Ce premier passage mystique de transformation en pleine montagne m'a probablement préparée à dépasser ce qui fut *le* grand événement de ma vie, exactement quatorze ans plus tard, où j'ai dû traverser l'expérience de l'imminence de ma propre mort. Je ne pourrais jamais exprimer en mots combien c'était dur à vivre, et aussi la souffrance que j'ai dû subir. Il s'est agi d'un voyage initiatique d'une durée de sept ans. »

Alors certes, à Paris, jusqu'à l'orée du nouveau millénaire, Evi Keller travaille dans la pub. Je

Rien d'hermétique, au sens cette fois le plus verrouillé, le plus négatif et le plus restreint du terme, rien d'abstrait non plus, dans cette œuvre en perpétuel devenir : elle s'adresse directement, magistralement, aux sens, et à ces couches enfouies, peut-être archaïques de l'être. Les vidéos de l'installation *Réconciliation* multipliaient des gouttes de sang, comme dans un jeu de miroirs réglé par la pulsation vitale. Quant à la vidéo de *Towards the Light*, en 2015, réalisée à partir de photos de plans d'eau pris par le gel, elle fait défiler, avec la fluidité d'une transformation qui ne connaît pas la stase, des plans à la finesse de gravure, étoilés ici de craquelures, ombrés là comme sur de véritables calligraphies orientales. De la performance (Nuit Blanche de 2019, à Saint-Eustache), au recours aux films plastiques comme matériau (« ils ont cette particularité extraordinaire, de transformer la matière par interaction avec la lumière »), Evi Keller n'a de cesse de révéler cet étonnant mystère, auquel la terre comme nos corps sont soumis : le dynamisme irrésistible de la matière.

**STÈLES**  
 Exposition Evi Keller,  
 galerie Jeanne Bucher  
 Jaeger, du 20 mars  
 au 7 mai



Press online

Country : France

Date : March 2021

Journalist : Fanny Revault

Exhibition : Stèles

## Evi Keller

[Retour](#)



Par Fanny Revault

“ *Matière -Lumière incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière.* ”

Evi Keller

À l’instar de la déesse Perséphone, fille de Déméter, qui devait traverser les ténèbres pour renaître à la lumière du printemps, Evi Keller renoue avec la mémoire enfouie des matériaux pour mener son œuvre vers la lumière. Matière-Lumière est le titre unique qu’elle donne à sa création qui se déploie sous différents mediums : sculptures, peintures, photographies, vidéos, sons et performances. Telle une alchimiste, l’artiste transmute et sublime une matière vibrante et y grave le spirituel : une relation incarnée, immédiate se crée alors avec son œuvre qui nous entoure comme une peau vivante. Dès lors sa création, lieu même d’apparitions *épiphaniques*, ouvre à une dimension « autre » et nous relie à un « cosmos vivant », pour reprendre l’expression de l’anthropologue Edgar Morin. Son geste met en jeu de manière subtile le corps et l’esprit en résonance avec un monde en mouvement perpétuel...

Vous avez débuté votre carrière artistique par la photographie. Comment cette pratique a-t-elle influencé votre création ?

L’apprentissage de la photographie a été très important dans mon cheminement. Dès l’âge de treize ans, j’ai regardé le monde à travers le verre de cette petite boîte. J’ai appris à capter et incarner la lumière sur une couche toute fine. Cette pratique m’a enseigné non seulement une certaine maîtrise technique dans le sens où le mot « photographe » signifie « dessiner avec la lumière », mais m’a surtout nourrie et initiée à une sensibilité aigüe pour les manifestations de la lumière à toutes les échelles... dans ses dimensions physiques et spirituelles. Pour une véritable rencontre avec la lumière, il fallait la laisser se développer en moi dans sa totalité. Je crois que Matière-Lumière n’existerait pas sous cette forme si je n’avais pas reçu l’enseignement de la photographie.

## Une rencontre photographique vous a-t-elle plus particulièrement marquée ?

La rencontre de plusieurs années avec des lacs gelés en transformation que j'ai photographié, a constitué pour moi une expérience clé. C'est un moment de transition magique de la matière où l'eau passe du liquide au solide, du solide au liquide, du liquide vers l'Ether, et fait apparaître un monde majestueux dans les réflexions de la lumière. Habitée par une paix profonde, j'ai ressenti que l'univers a placé en nous, à l'état subtil, l'équivalent de tout ce que nous pouvons trouver à l'extérieur de nous et qu'il est crucial de se relier avec ces changements du cycle universel à toute échelle.

Cette prise de conscience d'un processus de transformation qui résonne au plus profond de nous m'a habitée et guidée de façon naturelle vers la création « Matière-Lumière ». La série photographique et la vidéo *Towards the light – silent transformations* témoignent de cette révélation quasi mystique, elles sont la matrice et le berceau véritable de ma création.

## Quels sont les autres liens entre la photographie et Matière-Lumière ?

Je souhaite préciser que les œuvres Matière-Lumière n'ont pas toujours un lien direct avec la photographie ou la vidéo. Toutefois, quelle que soit l'œuvre, je peux rapprocher le phénomène Matière-Lumière du pelliculage du film argentique photographique qui est similaire à la superposition des couches translucides des voiles et à celle des captures photographiques de mes œuvres audiovisuelles, notamment dans la vidéo « *Towards the Light – silent transformations* ».

Dans le processus de création se manifeste également l'expérience de l'image qui apparaît sur le tirage argentique après sa « rencontre » avec la lumière, ou bien dans le rituel du développement des films négatifs. Pour que la rencontre « matière-lumière » puisse s'incarner et respirer sur cette mince couche quasi immatérielle et transparente, il fallait être très attentif et bien veiller que ce liquide alchimique soit bercé dans un mouvement doux et bien régulier et cela, dans un espace-temps et une température bien définis.

En fait, cette approche de la lumière se retrouve dans toutes mes œuvres. C'est notamment le cas pour la performance de la Nuit Blanche en 2019 où la lumière co-créait des apparitions en interaction avec l'œuvre et le spectateur ou encore pour ma création récente, un nouveau cycle intitulé *Stèles*, écriture de lumière fossilisée, mémoire fossilisée.



**Vos toiles sont composées de films transparents, issus du carbone. Pourquoi utilisez-vous cette matière au cœur du drame écologique ?**

À aucun moment, je n'ai pris la décision de travailler avec « le carbone ». Depuis toujours mon approche artistique est animée par une force intuitive. Tout au long de mes expériences, j'ai travaillé avec acharnement de nombreux matériaux (cristal, verre, miroir, plexi, pierre, bois, métal et autres) afin de découvrir comment ils interagissaient avec la lumière.

J'ai été guidée vers les films plastiques et découvert leur propriété magique de pouvoir fusionner avec la matière qu'ils recouvrent provoquant chez eux des aspects changeants similaires aux transitions de phase de l'eau (état solide, liquide et gazeux), telles que j'ai pu les observer à la lisière des lacs gelés. En quelque sorte ils semblent transmuter la matière par interaction avec la lumière en ce tout que j'ai nommé Matière-Lumière.

Comme vous le signalez très justement, les films plastiques portent en eux un enjeu écologique contemporain et le plastique non réutilisé et jeté dans la nature pose un problème majeur. Mais dans l'histoire de l'humanité, c'est souvent l'usage que l'humain en fait qui est problématique et pas le matériau en soi. Dans ma pratique je transfigure ce matériau en œuvre d'art, je le sanctuarise.

Si nous oublions pour un instant ce à quoi renvoie le « plastique » dans notre monde d'aujourd'hui, la substance de ces films, issus du carbone organique, épurés, affinés et transformés par l'humain... devient quasi alchimique, immatérielle, subtile et si « pure » que leurs caractéristiques font penser à la fleur de lotus, fossile vivante, représentant un processus de la renaissance, de l'auto-régénération, de transformation par la lumière. Ayant des racines basées dans la boue, la fleur de lotus plonge chaque nuit dans les eaux troubles et dès que le soleil se lève, elle ré-ouvre ses pétales et refléurit sans un seul résidu sur ses pétales.

**Ce matériau issu du plus profond de la terre est transfiguré par votre création... Que souhaitez-vous donner à voir ainsi ?**

Je réalise actuellement que la contrainte écologique portée par le matériau ajoute paradoxalement une dimension supplémentaire à l'œuvre vu par le monde contemporain... Mais au-delà de cet enjeu, ces films sont aussi et surtout porteurs de la mémoire de la vie. Issus du carbone organique et fossile réutilisé depuis des centaines de millions d'années par le cycle de la vie, ils constituent un lien crucial entre le vivant sur terre et les atomes créés dans le cœur des étoiles. Cette mémoire et ce lien habitent mes œuvres, les rendent intemporelles et vivantes... Créer une Matière-Lumière est un acte réparateur. Il pose la question de la renaissance de l'homme et aussi de la réappropriation par l'homme de son humanité. Sorte de placenta de l'être vivant, cette création questionne ce qui, dans l'homme et dans le monde, est force créatrice.

**Dans l'histoire des arts, certaines œuvres avaient pour dessein d'abriter des esprits pour protéger les hommes du mal. C'est par exemple le cas de masques africains, Fang, Punu ou Baoulé, utilisés lors de cultes rituels ; ils devenaient vivants. Trouve-t-on cette dimension mystique dans votre œuvre ?**

Depuis ses origines, l'art a une présence éminemment spirituelle. Je crois fortement que l'art représente une véritable nourriture pour l'âme. Mais cette approche, très personnelle et intime, dépend du niveau de conscience de chaque être...

Mes créations Matière Lumière incarnent un long cheminement personnel fusionnant la quête individuelle à une dimension universelle. Une expérience mystique s'est progressivement manifestée dans différentes formes de créations sans que j'ai compris leur signification profonde dans l'instant même. J'ai été « obligée » de faire, de créer ce qui me traversait et d'accueillir très humblement la forme et ses esprits qui y habitent.

Une œuvre a sa propre conscience, elle vient de loin. Sa vibration est au-delà des mots, elle dépassera toujours ce que je pourrais dire. Cela appartient au grand mystère, qui anime mes créations.



Une dimension « autre » apparaît par le travail des formes, des lumières, des textures et plus intimement dans les « effets » qu'il produit. Matière-Lumière dévoile des œuvres énigmatiques à l'aspect changeant. Que recherchez-vous à travers le mouvement ?

Matière-Lumière incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. Cette création permet une infinité de regards et d'œuvres par la réflexion/réfraction de la lumière et, par sa géométrie singulière, comme sculpture unique dans l'instant. Elle permet au spectateur de participer à une expérience de quasi transmutation de la matière par la lumière.

Ainsi comme c'était le cas lors de la performance Matière-Lumière, un spectateur, situé dans un endroit donné pouvait se retrouver au seuil d'une grotte, et en se déplaçant de quelques pas, faire face à un paysage d'un monde lointain, ou le minéral s'est transformé en or.

La perception du spectateur est une transmutation de la matière, du plomb vers l'or... plus généralement dans des formes changeantes, minérales, végétales, animales, humaines, cosmiques.

*Une fois la substance brute réduite à son essence, elle devient le matériau de notre propre création. Cette phrase étrange vous accompagne depuis longtemps. Dans quelle mesure résume-t-elle votre processus de création ?*

Semblables à des rayons, des particules projetés, nous faisons part d'un processus de grandes transformations, « substance brute » qui évolue, se transforme et s'élève dans le temps. Nos souvenirs, conversations, lectures, visions et rêves s'enregistrent en nous et c'est grâce à eux que peu à peu notre sensibilité s'enrichit, notre compréhension s'améliore, notre conscience s'élève.

Ma création Matière-Lumière est animée et habitée par le principe de matérialiser la lumière et de spiritualiser la matière. J'ai souvent la vision qu'en nous, dans un état subtil, existe l'équivalent de tout ce qui se trouve dans l'univers, et que travailler avec la lumière nous permet de fusionner avec elle, de devenir UN, en nous libérant des « couches » pour devenir ce que nous sommes... et révéler notre véritable essence.

À un autre plan ce principe se manifeste dans ma création Matière-Lumière, le carbone, « substance brute », transformé en films transparents, est devenu le matériau de ma création. Je pense notamment à mes nouvelles œuvres, les Stèles, œuvres translucides, elles nous transmettent leur mémoire à l'infini par la lumière. Elles incarnent « l'essence » d'une lumière fossilisée, tels des gardiens de seuils reliant la terre et le ciel. Habitées par l'écriture secrète de l'univers, elles s'approchent de la transparence, de l'invisible... pure présence.

À ce jour il m'est impossible d'exprimer la magie et la présence mystérieuse que je ressens en travaillant ce matériau... la terre qui devient monde et redevient terre pour redevenir monde, le contenu devenant contenant, le vide, la transparence... l'or véritable, la lumière.

**L'observation des lacs gelés, vécue comme une révélation, vous a initiée au processus de transformation. Matière-Lumière incarne la transformation de la matière par la lumière. Pourquoi avoir choisi la métamorphose comme fil conducteur de votre travail ?**

Le processus de transformation est critique pour la vie... Toute forme sur terre a tendance à se figer. Mais l'Intelligence universelle prévoit souvent les choses autrement et, au cours des siècles, des bouleversements se sont produits dans les périodes où les hommes ont refusé de faire évoluer les formes. Sont survenus alors des événements qui ont fait disparaître les systèmes établis, les doctrines et croyances...

L'acceptation de la transformation demande un lâcher-prise, un retour véritable à la source pour mieux s'enraciner et évoluer vers un état paisible de conscience plus élevé. Le chemin est très long mais c'est le seul qui m'intéresse vraiment.

Comme le rappelle, Olivier Schefer dans sa présentation des *Stèles*, Henri Focillon écrit dans *La Vie des formes* : "L'art commence par la transmutation et continue par la métamorphose, renouveau perpétuel de la création". Cela rejoint ma pensée et m'évoque aussi la transmutation des atomes au sein des étoiles et la transformation des molécules organiques nées de la vie, matériau de mon œuvre. Je vois le cheminement Matière-Lumière comme le témoignage d'un perpétuel recommencement. Ce cycle se manifeste au plus profond de nous, au plus lointain de nous, à l'échelle infiniment petite et infiniment grande. C'est le cycle de toute la vie, de tout l'univers.

On est fait de poussière d'étoiles, on est fait de choses qui ont existé depuis une éternité et qui existeront encore dans une éternité sous des formes qui seront différentes. Et c'est ça que je souhaite transmettre, faire partager par ma création. C'est pour cela que quand vous regardez mes œuvres, vous avez du mal à dire à quelle époque elles appartiennent. Finalement est-ce que l'artiste l'a fait maintenant ? ou il y a des milliers d'années ?

Vous voyez votre création comme le témoignage d'un cycle perpétuel et d'un renouveau. Matière-Lumière incarnerait-elle la mort symbolique et la renaissance ?

Vous évoquez « la mort symbolique et la renaissance »... Personnellement, j'ai dû traverser l'expérience de l'imminence de ma propre mort. Dans ces moments difficiles, mais source d'inspiration profonde, l'acte de création éclaire, instruit en nous la vision de la suite du voyage. Et c'est ainsi que dans ces moments extrêmement intimes, j'ai été habitée par mon œuvre Matière-Lumière qui permet d'entrer en communion avec l'univers et ses mystères... pour aboutir à une création qui invite à intégrer et à dépasser la mort et à (re) naître.

Matière-Lumière incarne effectivement un passage initiatique et l'évocation du mystère de la mort et de la (re)naissance... L'expérience de la vraie lumière est toujours liée à l'expérience antérieure de l'obscurité. C'est seulement en endurant, en acceptant l'obscurité que l'homme peut trouver la lumière. Comme le rapportent tous les grands maîtres, toute l'obscurité fait partie de la vraie lumière qui est au-delà de la lumière et de l'obscurité.

Dans votre œuvre, on sent le besoin de réconcilier les contraires, d'incarner une unité dans la dualité constante : ciel (lumière) et terre (matière), intérieur et extérieur, invisible et visible, mort et vie.

On oppose lumière et matière, ciel et terre. Or, ceux ne sont pas deux mondes opposés, ni même séparés : non seulement ils sont continuellement en relation, mais ce sont leurs échanges qui entretiennent la vie dans l'univers. Comme l'écrivait Novalis : « Le siège de l'âme se trouve au point de contact entre le monde intérieur et le monde extérieur. ».

Matière-Lumière révèle le principe de l'intégration des dualités : la diversité apparente, multiplicité des formes du monde. Elle désigne l'unité fondamentale : terre-ciel / corps-esprit / jour-nuit / ombre-lumière / extérieur-intérieur / matérielle-immatérielle / réel-imaginaire / simple-complexe / simple-multiple / brut-précieux / brut-noble / opaque-transparent / lourd-léger.

Nous retrouvons dans votre travail l'affirmation d'une sensibilité spirituelle...

Souvent je prononce la phrase « mon cheminement est de spiritualiser la matière et de matérialiser la lumière ». Par là j'entends réconcilier l'esprit avec la matière. Être artiste est une grâce mais aussi un devoir. Accueillir le don du ciel exige d'aller vers l'unité dans son existence, de percevoir le monde comme un continuum dans lequel tout est lié à Tout. Dans cette quête, il y a une volonté de se reconnecter à une conscience que je pourrais qualifier de spirituelle et religieuse, au sens étymologique « relier », relier à ce que nous sommes et à ce qui nous dépasse.

Y-a-t-il une volonté de renouer avec les origines et de revenir à une sorte d'archaïsme dans votre geste créatif ?

Il y a une phrase de Dubuffet que je trouve très belle ; « Je rencontre la pierre quand je la peins ». Je rencontre finalement la matière, la lumière et tout ce qui les lie lorsque je crée. C'est un retour au sol, à la terre. Ce retour aux origines est inéluctable. Le faire... créer c'est penser et ne pas penser en même temps. La conscience de ma création me guide, elle devient le principe de mon monde et ce monde devient mon art. Ce retour à des formes archaïques, ancestrales invite à prendre conscience du croisement des lignes d'un passé et d'un futur... permet d'être relié au présent, ici et maintenant.



Selon les textes philosophiques de l'Inde, le corps est un lien sacré divin, comparé à un temple qui permet de se relier à ce qui est 'essentiel'. Quelle place donnez-vous au corps dans votre art ? Que ressentez-vous au cours de l'acte de création ?

La question du corps est primordiale. Je pense que personne ne peut réaliser un véritable travail en ignorant le corps, « véhicule » de notre âme, habité et animé par l'esprit. Le corps est l'instrument, le canal, par lequel passe mon intuition et mes sensations. Lorsque je crée une ML, mon corps fusionne littéralement avec l'œuvre... les deux se co-construisent aboutissant à une (co -) naissance.

Le tout s'amplifie dans l'acte de création, rapport presque charnel aux différentes matières que je compose, que je sculpte dans la lumière. Ce processus de création, très physique, est en quelque sorte une mue perpétuelle qui incarne mes expériences sublimes à une échelle universelle. Elle passe par des états plus denses ou plus subtils. Similaire à la matière unique du "corps-âme-esprit" Il n'existe aucune rupture réelle entre eux.

Il est des moments magiques, où je me sens emportée, hors de l'espace et du temps, où l'action des mondes supérieurs se fait sentir dans un état de grâce, une parfaite sérénité de l'âme, un silence qui relie à cette lumière originelle pénétrant toute la création...

Ce moment ne se manifeste pas par un changement éclatant dans mon comportement, mais par une transformation très subtile et silencieuse de mes sentiments, de mes pensées et de mes actions... Je me trouve alors habitée par la conscience de ma création qui me lie au Cosmos, et deviens co-créatrice d'un processus universel...

Exposition personnelle d'Evi Keller

Stèles

20 mars 2021 – 7 mai 2021

Jeanne Bucher Jaeger | Paris, Marais

5 rue de Saintonge, 75003 Paris

Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Instagram

## DES PAYSAGES BRÛLÉS PAR LA NUIT

## Evi Keller ou l'art des origines

*Comme issus de grottes profondes, voici les temps passés et les temps à venir...*

Novalis, *Henri d'Otterdingen*

Il est des œuvres rares, douloureusement belles, qui font surgir un monde avant toute considération esthétique et formelle. Elles bousculent nos clivages théoriques et nos partages historiques. En leur présence, nous ne demandons pas : « Est-ce beau ? » « Est-ce nouveau ? », mais plutôt « où sommes-nous ? Quand sommes-nous ? » Il y a ici quelque chose qui malmène nos habitudes esthétiques et notre confort de spectateur.

La première fois qu'il me fut donné d'entrer dans l'atelier d'Evi Keller, j'eus le sentiment très troublant d'être en présence d'un morceau de mémoire fossilisée, quasi préhistorique, tout en considérant une œuvre extrêmement contemporaine.

*Matière-Lumière*, tel est le titre unique que donne l'artiste à son œuvre, sous ses formes diverses, compliquant par avance le travail de futurs historiens et archivistes. Cette œuvre est à bien des égards un travail énigmatique et monumental. Monumental par son ampleur psychique, plutôt que colossal, terme malheureux qui désigne nombre de pratiques artistiques actuelles en quête de sensationnalisme et d'occupation des lieux.

Chez Evi Keller, le monde immense murmure à notre oreille.

Cette œuvre qui déploie une matière plastique, sonore et picturale est riche en infimes nuances lumineuses. Elle ne raconte à proprement parler rien. Elle se présente à nous avant toute histoire et nous reconduit au cœur des éléments, au chaos désordonné et profus qui court sous les lignes stables de la création. Les premiers romantiques allemands, dont Evi Keller est à sa façon une extraordinaire descendante, qualifiaient de *Kunstchaos* – chaos d'art, chaos artistique – la création originelle, lorsqu'elle puise aux sources de la nature naturante. Dans son grand roman de la nature infinie, célébrée par le verbe poétique, *Henri d'Otterdingen*, Novalis, écrit ceci qu'Evi Keller pourrait faire sienne : « Je serais tenté de dire : il faut que le chaos rayonne à travers le voile régulier de l'ordre. »

Des œuvres-monde, telle que *Matière-Lumière*, tracent leur voie solitaire à l'écart des écoles et des débats sur l'art dont elles contribuent pourtant, par leur puissance primitive, à redéfinir les enjeux. Je pense aux architectures sculptées des *Demeures* d'Étienne-Martin qui n'aura eu de cesse, après la Seconde Guerre mondiale, de reconstruire la maison perdue de son enfance sous la forme de cocons, enveloppes protectrices, grandes boîtes pleines de corridors, de terrasses, de tourelles. Demeures du passé et de l'obsession dont Gaston Bachelard aurait pu dire qu'elles abritaient le moi et la psyché. L'artiste coute et sculpte, en 1962, un extraordinaire manteau de matières (tissu, passementerie, métal, corde, cuir), la *Demeure n°5*, dans laquelle il se fait

photographier, drapé d'un immense habit chamanique. Regardant l'œuvre d'Evi Keller, l'on peut autrement songer aux pratiques primitives et sauvages de Kazuo Shiraga. Cet artiste lié au mouvement Gutai mit un terme à la peinture traditionnelle de chevalet pour peindre à même la toile avec ses pieds ou bien suspendu à une corde. Il se roulait dans la boue, se confrontait à l'énergie spirituelle recélée par la matière. Evi Keller – nous n'en saurons pas plus sur le processus de création qu'elle tient secret –, travaille le film plastique de ses toiles avec de la cendre, de l'encre de chine, divers pigments et vernis. Comme Shiraga, elle foule cet espace, s'y confronte de la manière la plus physique et la plus hantée qui soit. Peut-être y dort-elle quelquefois, enroulée en d'immenses chrysalides...

Son travail rappelle encore les formes brutes et primitives de Jean Dubuffet qui aimait à comparer ses toiles matériologiques à des « nappes d'égarement ». Tout cela balise en quelque sorte le chemin et rassure notre regard. S'il est possible d'inscrire *Matière-Lumière* dans la filiation d'esthétiques nocturnes et romantiques, matiéristes et primitivistes (je pense aussi aux étendues colorées vertigineuses des *Nymphéas* de Claude Monet), l'art d'Evi Keller reste unique en son genre. Comme l'expérience que nous en faisons.

\*

Sous l'archaïsme des motifs et des éléments se trouve celui, primordial, de nos sensations. Cette œuvre ravivera en chacun des impressions premières, enfouies.

Je me souviens avoir vu dans mon enfance, par un jour glacial, une fenêtre de la maison recouverte de givre. Les veines translucides de la glace, délicates et fragiles, étaient gonflées par endroit. Elles dessinaient parfois de minces rameaux. La fenêtre devenait une excroissance monstrueuse à la beauté inquiétante et inconnue. Le givre semblait avoir enflé sur une peau de verre.

Michel Leiris décrit dans *Biffures* l'analogie poétique et sensible qui relie le verre et l'éclair. Ne parle-t-il pas, dès lors, d'un lien sensible et profond entre *la matière et la lumière* ? « Comme il y avait au ciel cet éclair multiforme (perçu soit dans sa nudité, soit à travers l'écran à peine fissuré, ou diaphane partout, d'une persienne ou d'une vitre) il arrivait qu'il y eût, sur la terre, le *verglas*. Passant de l'éclair au verglas, de la vitre inamovible du ciel soudainement embrasé à la vitrification temporaire d'un morceau de la surface du sol, me voici pris d'une légère inquiétude. »

Belle et inquiétante assurément, *Matière-Lumière* ne nous laisse pas indemnes. Evi Keller, vouée tout entière à sa création, dont elle est en quelque sorte la passeuse, la pythie et le médium, nous invite à reprendre une position fœtale, à retrouver un ancien chemin conduisant à une première nuit du monde.

\*

On dira, un peu rapidement, que cette œuvre est une composition plastique, à l'articulation de la peinture et de la sculpture, qu'elle sollicite le son et la lumière. Mais elle n'appartient pas d'abord

ni essentiellement à l'histoire de l'art. Elle renoue avec l'origine des choses, dont elle suit les multiples et fascinantes métamorphoses, avant que ne soit forgé le concept occidental de Nature, celui d'un monde donné pour un sujet. Là aussi, nos yeux se tournent vers le premier romantisme et ces lignes géniales dans lesquelles Novalis imagine au début de son récit initiatique, *Les Disciples à Saïs*, une multiplicité de formes et de significations entremêlées, la « grande écriture chiffrée que l'on aperçoit partout ; sur les ailes, sur les coquilles d'œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans la formation des pierres, sur les eaux gelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les lumières du ciel, sur les coupes polies et effleurées de brai et de verre, dans la limaille autour de l'aimant, et dans les étranges conjectures du hasard. »

Par le biais des jeux de projections lumineuses et de variations sonores, l'artiste s'emploie à faire revivre des processus de création naturelle : selon les déplacements et l'intensité du faisceau lumineux, une diversité de matières se concrétise sur la toile tendue. L'immense drap qui compose le corps de son installation – tissu flottant, mur, morceau géant d'écorce – semble passer de l'état solide et minéral (voici de la roche, des stalactites) à un état liquide (suintement de pierres, fûts de cristaux et de givre), le feu gagne également et l'on est bientôt aveuglé par le soleil noir de la mélancolie nervalienne. Nous pourrions, par moments, avoir l'impression de considérer le mur recouvert de taches de salpêtres, que Léonard de Vinci préconisait au futur peintre de contempler attentivement afin de voir surgir des formes nouvelles. Mais il s'agit d'un mur dont les formes informes s'animent, se plissent, se déplient, se métamorphosent sous nos yeux.

À vrai dire, ces variations lumineuses et matérielles n'ont rien de formelles : l'artiste mime la transmutation alchimique et poétique des matériaux. Et lorsque une lumière blanche envahit soudain *Matière-Lumière*, tout se passe comme si nous regardions une toile de William Turner dont le soleil brûlant, celui littéralement aveuglant de *Regulus*, franchirait une nuit de plomb et de pétrole. Car l'artiste a construit son œuvre autour d'un noyau central : le carbone. Celui des plus anciennes forêts houillères, des dépôts d'humus, des stratifications d'écorces et de bois pourris. Cette matière fondamentale au sein de l'univers, problématique à l'ère dite de l'anthropocène sous la forme du charbon, devient dans cette œuvre le cœur du vivant et de nos questions les plus brûlantes.

\*

Quelque chose relève ici, à l'évidence, de *l'apparition*, au sens quasi épiphanique du terme. L'artiste, consciente de cette dimension théophanique, refuse à juste titre de se laisser enfermer dans une idéologie religieuse. Lorsqu'il est universel, l'art nous console sans prétendre nous sauver. Aucun *deus ex machina* n'est de la partie. Le travail d'Evi Keller met à nu nos blessures, des failles anciennes, la beauté inquiétante du carbone ; elle réarticule quelque chose de brisé et nous protège magiquement de la violence, sans nous en détourner. Je ne parlerais pas ici de « réenchantement du monde », formule usée jusqu'à la corde qui esquive l'essentiel, la part obscure du réel sans laquelle il n'est pas de lumière. En manipulant des cailloux rugueux, de la saumure, des blocs de sel et de cristaux, Novalis, encore, chantait, en poète orphique des temps modernes, les temps mythiques où les arbres et les animaux parlaient. « Jadis, écrit-il dans un fragment, l'esprit se manifestait en toute chose. À présent, nous ne voyons plus qu'une répétition sans vie que nous ne comprenons pas. La signification du hiéroglyphe nous fait défaut.

Nous vivons encore du fruit de temps meilleurs. » Et si le monde, à ses yeux, doit être *romantisé*, n'y voyons pas quelque coloration subjective, pleine de joliesse : la romantisation du monde est une opération fondamentale qui vise à surmonter des siècles de cloisonnements disciplinaires et intellectuels : il s'agit de relier le corps et l'esprit, le visible et l'invisible, le fini et l'infini.

La part spirituelle de l'œuvre d'Evi Keller est indissociable des expériences sensorielles que l'artiste nous invite à faire. Il serait plus juste de parler d'une forme contemporaine d'art sacré, débarrassée de toute religion et de toute idéologie. Sacré ? Oui, si l'on veut bien se souvenir que ce mot ne désigne pas quelque dieu inconnu ni une figure d'autorité : il évoque d'abord un espace *séparé* du monde commun, tenu à distance par un seuil symbolique. Il existe une topologie du sacré, comme le notent les anthropologues des religions, consistant à marquer la transcendance de manière spatiale, en définissant une limite, en établissant *un seuil* et des espaces de transition (porte, colonne, arche, péristyle). La seule chose qu'on puisse dire avec certitude du sacré, écrit Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, est qu'il s'oppose au profane, comme l'éternité au temps, l'invisible au visible.

Il est surtout question chez Evi Keller de conjoindre les contraires en une incorporation de matières distinctes. L'œuvre intitulée *Réconciliation* tient de l'étape initiatique et du seuil sacré ; elle consiste en une sorte de vitrail de verre dépoli dans lequel semble vivre et respirer une matière rouge, une tache se répand, un précieux fluide vital se forme et se diffracte sans fin.

\*

L'enseignement lumineux de *Matière-Lumière* n'est-il pas de nous conduire en une grotte des origines, telle la mine souterraine où se rendent le héros de Novalis, Henri d'Offterdingen, et ses compagnons sur les traces de la céleste fleur bleue ? Les mineurs, note ce texte de tous les temps, sont un peu « des astrologues à rebours. Alors que ceux-ci observent attentivement le ciel et ses espaces infinis, vous vous tournez vers le sol, explorant sa structure. [...] Le ciel est pour eux le livre de l'avenir – la terre vous révèle les mouvements de l'origine. »

On reconnaît la hantise de grands artistes à cette quête fascinante d'espaces et de temporalités réconciliées. Rembrandt, notait justement Jean Genet, exalte la paradoxale beauté du visage plissé et ridé de Margaretha de Geer. Ce visage fragile, décrépît n'a rien de pittoresque – le pittoresque est encore un masque. Rembrandt arrache tous les voiles et les conventions, il sublime, en deux portraits, la vieillesse austère, éclatante dans une grande collerette blanche d'étoile et de neige.

Semblables aux parois rupestres de *Matière-Lumière*, ces toiles crépusculaires resplendissent dans l'obscur du monde.

Olivier Schefer

Henri Raynal

## MÉTAMORPHOSE SANS FIN

*Matière-Lumière*, l'œuvre d'Evi Keller

Un gros plan sur une surface minérale. Ce pourrait être une portion de terrain pierreux, ou, semblablement vue de près, une nappe d'argile où la chaleur a installé un paysage de craquelures. À moins que ce ne soit, au contraire, contemplé à distance, le détail d'une paroi rocheuse. Peu importe. *Horizontal, vertical* : en ce qui concerne les compositions (présentant de très légers reliefs) d'Evi Keller, ce sont là des mots qui ont perdu leur sens. *Dimension* de même. La polyvalence de ce qui nous est donné à voir vient de ce que, dans sa démarche créatrice, l'artiste se place *en amont* de la séparation en catégories. Car elle n'imité pas la nature ; *elle fait de la nature*.

Les éléments ne se constituent, différents, ne se distinguent qu'autant qu'une puissance productive les engendre — fertile, inventive. Evi Keller s'est mise à sa place. À force de subir sa fascination.

C'est avec ferveur qu'elle met la main à la pâte. Elle excelle, en faisant se succéder les inégalités de la surface, les nervures, les fendillements, de menus bombements, à composer une physionomie de la matière. Elle instaure une poésie de la substance. Délicate, en même temps que luxuriante et savoureuse, en dépit de la sévérité de son chromatisme qui s'en tient, ou peu s'en faut, aux blancs grisâtres, aux gris, aux noirs. Mais l'élément scintille ici et là ; de discrètes inclusions brillent. Pollen d'or affleurant, demeuré dans les sédiments.

Comment ne pas penser aux matériologies, aux sols de Jean Dubuffet ? Quelle différence, toutefois, de climat ! En comparaison, Evi Keller est précieuse, tout en étant austère. Précieuse parce que l'univers a un prix — celui qui s'attache à *La Merveille*. Cette Merveille qui est en même temps *L'Énigme*. C'est de celle-ci que les œuvres de l'artiste tiennent leur constante gravité.

A travers la lave figée où sont incorporées de minuscules pépites, la boue durcie, les gravillons, le noir séduisant d'un éclat de houille, qu'a disposés une main patiente, aimante, c'est toute la profondeur cosmique qui est présente.

\*

Passons à ces autres réalisations d'Evi Keller qu'elle appelle *voiles* et que, pour ma part, je désigne par le mot de *tentures*, car, pour l'œil qui les parcourt et les soupèse, ces surfaces suspendues, d'une étendue parfois considérable, sont lourdes de ténèbres.

Des ténèbres qui s'empressent de révéler leurs richesses latentes dès qu'y circule un faisceau de lumière.

Alors nous entrons dans le monde des métamorphoses. À peine prêtons-nous attention aux textures, ici ligneuses, là minérales, que la paroi s'ouvre : une large vallée en berceau éclot. Une falaise surgissant s'y immisce, la barre soudain. Mais — le mouvement d'un projecteur ou d'une lampe tenue à la main y suffit — à la place de la rude muraille burinée, parcourue de

profondes cannelures, se creuse une grotte où l'on croit discerner stalactites et stalactites. Inlassablement, la nuit enfante. La nuit regorge de richesses. Des taches ou des traits d'or ou de cuivre glissent, nous font signe. La lumière n'a fait qu'éveiller les possibles.

Ce que ces tentures rendent évidente, c'est la consanguinité de tout. Dans l'invisible — l'invisible physique, c'est-à-dire les coulisses du spectacle du monde —, circule une fastueuse énergie créatrice d'où procède l'infinie diversité de ce qui advient. Diversité à laquelle coopèrent l'aléa et l'exercice des lois qui gouvernent le monde. À quoi s'ajoute un second aléa où se mêlent le jeu des subjectivités des spectateurs et l'influence des circonstances, puisque l'être humain, contemplant et interprétant, voyage dans l'espace et le temps.

Le faisceau lumineux qui se déplace sur la surface des tentures est métaphore du regard. Regard singulier. Chacun d'entre nous n'a-t-il pas la charge de faire paraître tels possibles, et non pas tels autres ? Ils se déploient alors sous la lumière de l'esprit.

Evi Keller attache une importance extrême au couple matière-lumière. Au point qu'énoncer la combinaison de ces vocables, c'est désigner l'ensemble de son œuvre. Une philosophie ardente est au cœur de celle-ci, l'inspire. Autant qu'à l'art, « Matière-Lumière » appartient au domaine spirituel. Par scrupule, mon propos s'arrête à la lisière de ce domaine ; je ne prends pas le risque de proposer des travaux d'Evi Keller une présentation métaphysique qui ne lui serait pas appropriée.

J'impose silence aux hypothèses que je n'ai pu empêcher ma pensée de formuler. Par exemple : une lumière créatrice originelle demeurerait-elle infuse dans l'univers ? Une lumière-fille, survenue avec l'intelligence humaine se porte-t-elle à la rencontre de la lumière-source ? De celle-ci subsiste-t-il des étincelles éparses, ainsi que l'imaginé Louria ? Je m'abstiens de suggérer quelque réponse.

Je replie mes interrogations pour prendre acte de ce qui s'impose — non sans émouvoir : la ferveur cérémonielle qui est le climat de cette œuvre.

Elle est le fruit d'un artisanat inspiré. Evi Keller est une magicienne. Elle ne fait pas mystère, toutefois, des procédés sur lesquels repose le luxe des métamorphoses. Elle montre aux visiteurs ce qu'il en est de l'opacité des tentures. Il s'agit en fait de films souples et transparents, dont les mouvements peuvent s'ajouter à ceux du projecteur. Quant à la diversité dont elles sont grosses, elle résulte d'un travail assidu, inventif, d'opérations multiples : superpositions de couches de pigments et de vernis sur lesquels s'ajoute éventuellement l'encre de Chine ; utilisation, pour ce qui est des instruments, du couteau, de la spatule, d'aiguilles ou de plumes, d'un appareil soufflant de l'air, du chalumeau, etc.

Le microcosme des tentures ne fait-il pas écho au macrocosme géologique ? Aux opérations effectuées dans l'atelier correspondent les péripéties nombreuses et les brassages divers qu'a subis la matière des roches, depuis la sédimentation ou l'épanchement hors du magma profond jusqu'aux bouleversements qui provoquent cuissons et surpressions, aux érosions, aux cristallisations...

Ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'Evi Keller a une prédilection pour le film transparent. Sans parler de ses propriétés, elle a en esprit le long passé contenu dans sa mince épaisseur, l'histoire celée dans la substance dont il est constitué. Au départ, il y a la lumière solaire alimentant en énergie la machinerie végétale, faisant des plantes des magasins de carbone. Le pétrole sera issu de la décomposition de ce qui se sera accumulé pendant des millénaires. C'est l'industrie qui réalisera la transformation d'après : les raffineries produiront la pellicule transparente.

Par-là, Evi Keller nous rappelle que le passé monte jusqu'à nous, est présent dans ce que nous palpons, manipulons, contemplons. Son ambition consiste, d'une manière générale, à nous faire prendre conscience que nous vivons en compagnie, dans la société du Tout.

Lorsque ma main se pose sur le bras d'une personne, c'est bien elle que je touche, n'est-ce pas ? Pas seulement ce bras. De la même façon — les limites ne doivent pas nous tromper, nous ne devons pas nous y arrêter —, une œuvre d'Evi Keller est *un regard* sur le Tout. *Regard* étant entendu au sens de l'acception technique que signalent les dictionnaires : ouverture ménagée dans une installation (éventuellement souterraine), permettant d'y observer les phénomènes qui y ont lieu.

Montrant l'ici, l'artiste nous le donne saisir comme un pan du Tout.  
Locale-cosmique.

\*

L'univers, dans notre environnement immédiat ou au sein des plus lointaines galaxies, vit en même temps à l'échelle des particules et à l'échelle stellaire. *Une* est sa vie physique. Ensemble infime et sans borne. Intense. Inépuisable.

Evi Keller l'a mise — magistralement — en images.

Elle a prise de nombreuses photos d'un lac, enregistrant les phases de gel hivernal, puis de dégel, les effets du brouillard, les reflets des nuages, l'éclairage lunaire ou solaire ; elle a travaillé, animé les clichés ainsi collectés. Un petit film, d'une durée d'une douzaine de minutes, en est résulté. Il est intitulé *Towards the Light*. Impossible de le regarder sans émotion.

La nuit fleurit. Paraissent, sur le noir, de fragiles fibres de lumière. Elles se ramifient, s'entretissent jusqu'à former une nappe, puis se dispersent. Des cristaux germent et s'amplifient. L'ombre revient, puis cède la place à une éclatante, exultante blancheur. Majuscule et minuscule, grandiose et gracile sont confondus.

Féerie sur fond d'abîme.

En nous l'émerveillement ; une gratitude. En même temps que nous avons le sentiment de surprendre cette somptuosité qui paraît, s'évanouit, se réinvente ; et, donc, assistant à un inlassable déploiement qui nous ignore, d'être indiscrets.

Un autre petit film (*Des paysages brûlés par la nuit*), que l'on a pu voir à la galerie Jeanne Bucher-Jaeger en 2021, propose une autre illustration de la métamorphose universelle. Une draperie minérale sature la vue ; elle s'efface, remplacée par l'espace nocturne ; lequel se mue en forêt. Mais l'obscur se dissipe ; on observe un lâcher de pétales. Puis, des essaims de gouttelettes passent. A la suite de quoi, on se trouve face à une falaise, tout près, tout contre. Mais voici qu'à présent transite sous nos yeux de la poussière d'or.

Manne. Comme sacrée. Comme un signe, un présent de l'Énigme.

Dans la même exposition ont pris place des stèles. Ces œuvres s'apparentent, par ce qu'on y voit, aux variantes du *paysage de l'Élément* que j'ai évoquées pour commencer ; elles en diffèrent puisque ces dernières pouvaient être cataloguées dans la catégorie des tableaux, et également parce que c'est une source de lumière placée derrière ces stèles qui les éclaire.

Pour ces compositions, de nouveau, l'artiste se plaît à approcher nos yeux d'un gisement de petites pierres, d'écorces abondamment fendillées, de flaques dérisoires — peut-être en fait des étangs. Oubliée, la dimension. Elle n'a plus cours.

Evi Keller opère avec une minutie soigneuse, pleine d'égards. D'humbles cailloux sont pour elle autant de gemmes. Elle s'entretient en complice avec la matière et, en même temps, je suis tenté de dire qu'elle *officie*. J'y suis incité par ce qui, sur ces œuvres, suggère un encadrement : une discrète bordure peinte. Ce que celle-ci entoure se trouve, par conséquent, signalé à l'attention. Elle en fait un petit monument. Ce que tend à corroborer l'appellation de *stèles*.

\*

Tout se passe comme si *Matière-Lumière* était un temple où, sous les aspects d'une diversité mouvante, vient se manifester le Tout. Sans fin, des vues sur ce Tout s'y succèdent. En chacune il est présent ; en chacune un intime mystère affleure. C'est le mystère cosmique que l'artiste célèbre.

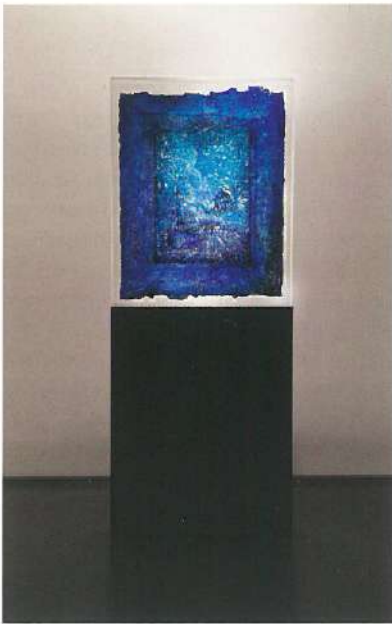
*Towards the light* est un hymne à l'*Elément* (corpusculaire-stellaire), à ses échanges incessants avec les rayonnements qui circulent dans l'immensité. De même, le spectacle réalisé en l'église Saint-Eustache pour « La Nuit Blanche » de 2019 était un opéra où l'emportaient tour à tour embrasements et ténèbres. On était oppressé par cet affrontement solitaire.

La lumière éblouissante ne rencontrait aucun regard. La splendeur ne pouvait témoigner de la splendeur.

Evi Keller nous montre en même temps la Merveille et la solitude poignante de la Merveille. Il me semble qu'elle nous invite à revêtir de la lumière humaine ce qui est.

---

*Les deux films commentés, ainsi que le spectacle présenté à l'automne 2019, ont un accompagnement musical. De Towards the Light, il existe une version silencieuse qu'on peut trouver parfaitement accordée au mutisme de l'univers et à une immensité à qui fait défaut un témoin.*

**Press****Country :** France**Date :** May 2021**Journalist :** Emmanuel Dayde**Exhibition :** Stèles

Evi Keller.  
*Matière-Lumière (Stèle)*, ML-V-19-1128.  
2019, technique mixte, socle, 200 x 81 x 10 cm.  
Courtesy galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

## EVI KELLER, STÈLES DU BORD DU CHEMIN

La Matière-Lumière d'Evi Keller surgit du grand feu de la nuit originelle et du *kunstchaos*, ce chaos de l'art annoncé par les Romantiques allemands, « quand le sommeil ne sera plus qu'un rêve d'une éternelle et insondable Unité » (Novalis). Après avoir emprisonné la disparition du soleil dans la glace, l'artiste, originaire d'une ville thermale en Bavière, a réinventé alchimiquement l'immatérialité de la matière dans des voiles obscurs traversés d'étoiles noires sans repos. Délaissant l'infiniment grand à la défaveur du confinement parisien, telle la sourde, muette et aveugle Helen Keller, elle a été fouiller de ses mains la mémoire subconsciente de l'humanité en levant une forêt de stèles d'air. Travaillant, au bord de la déchirure, d'évanescents films plastiques, Evi Keller incise dans des langues oubliées, en miniaturiste, des petites cosmogonies fondues où s'agite la naissance des astres et des hommes. Montant ensuite ces effarements cristallins comme un visage rayonnant sur des pierres levées grises, elle laisse émerger, dans des couleurs de bleu de manganèse ou de rouge de cuivre calciné de vitraux gothiques, une *Sainte Face* de Rouault ensanglantée par Hermann Nitsch ou un *Poisson d'or* de Paul Klee immergé dans du bleu Klein. Détournant les vertus pétrifiantes des pierres écrites, à la façon du légendaire roi chinois Zhou gravant les secrets de l'immortalité sur la montagne, Evi Keller psalmodie le chant de la lumière dans des stèles immémoriales qui refusent l'éclat au profit de l'énigme. ■ EMMANUEL DAYDÉ

**Evi Keller. Stèles.** Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris – Marais.  
Jusqu'au 17 juillet 2021

# EPOK

## formidable

Press online

Country : France

Date : May 2021

Journalist : Anne Eveillard

Exhibition : *Stèles*

## GUIDÉE PAR LA LUMIÈRE



Apprendre à désapprendre. Aller contre les idées reçues pour avoir accès libre à la création. Cela résume la ligne de conduite de l'artiste Evi Keller. D'où son œuvre si singulière, particulière, source de mystère aussi. Ses réalisations sont avant tout des questions. Des questions qu'elle pose et qu'elle se pose. Elle interroge et s'interroge sur le sens des choses, l'essentiel d'une vie, la re-naissance par l'imaginaire et par le « faire ». Avec ses pièces parfois monumentales, ou suspendues en plein air, sans redouter ni la pluie ni le vent – bien au contraire -, elle oriente les uns, désoriente les autres. C'est le cas, une fois encore, avec les *Stèles* qu'elle expose jusqu'au 17 juillet 2021 à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, à Paris. Une installation où Evi Keller pousse loin son travail des formes, textures, effets et reflets. La lumière est une clé d'entrée. Car réflexion et réfraction multiplient les façons d'appréhender un ensemble de créations, que l'artiste appelle « Matière-Lumière ». Dans cette démarche, elle rejoint celle d'un photographe qui se positionne et cadre selon la luminosité. Rien d'étonnant à cela : Evi Keller est passée par l'Académie de photographie et de graphisme de Munich.



### Elle a le geste poétique précoce

« Toute petite, j'étais déjà fascinée par la lumière. » Evi Keller se confie, tout en déambulant dans la galerie du Marais. Née en 1968 dans la station thermale de Bad Kissingen, en Allemagne, elle a grandi en étant « très proche de la nature » : « Je pouvais la regarder des heures. » Elle se souvient de liens forts avec les arbres, les plantes, les pierres. « J'enterrais mes dessins dans le jardin de ma tante et je les arrosais... » : la jeune Evi a le geste poétique précoce. A 13 ans, elle s'intéresse à la photo. Elle shoote en solo. Elle réalise ses propres tirages, bluffée par « la beauté du bruit de l'eau et de l'image qui arrive ». Peu d'amis, des parents âgés et un goût modéré pour l'école incitent l'ado, qui dévore les bouquins, a quitté sa famille à 16 ans. Un peu d'histoire de l'art, puis l'Académie de photo, dont elle ressort diplômée, vont la convaincre d'une chose : le travail de la lumière sera le fil rouge de sa vie d'artiste. En 1994, elle quitte Munich pour Paris. Pourquoi ? Pas pour voir du pays. Elle préfère les voyages intérieurs, qui la mènent bien plus loin que pourrait le faire un billet d'avion. Le choix de la France et de sa capitale sont justifiés par le nombre de galeries et d'artistes qui y sont représentés. Si elle gagne d'abord sa vie en tant que photographe, elle crée son atelier à l'orée des années 2000. Ses premières installations mêlent photos, sculptures, vidéos, sons, peintures... Autant de disciplines qui lui permettent de figer l'instant, en prendre des empreintes et les voir évoluer avec le temps. Une certaine idée de la fossilisation. Puis, son œuvre évolue au gré de ses expériences personnelles et artistiques. Ce qui reste : la lumière bien sûr, mais aussi une matière qui paraît vivante, avec laquelle chacun est invité à dialoguer. Ce que l'on retrouve d'ailleurs avec les stèles installées chez Jeanne Bucher Jaeger, où « Matière-Lumière » incarne « le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière ». Trop savant ? C'est vrai que physiciens et sociologues se pressent à chaque expo d'Evi Keller. Mais l'artiste apprécie aussi le regard du néophyte face à ses pièces. Elle aime l'entendre lui dire ce que celles-ci lui évoquent. Ainsi certains comparent les stèles exposées à des écorces, d'autres à des parchemins, d'autres encore à des coupes de minéraux. La parole du curieux est libre, légère, sans fard, comme Evi Keller.



### Chasse au plastique et transformation silencieuse

Côté matière première, Evi Keller a tout testé : cristal, verre, miroir, plexi, pierre, bois, métal... Mais, pour elle, aucun n'interagissait suffisamment bien avec la lumière. Jusqu'au jour où elle a opté pour les films plastiques. Ce qui lui a plu ? « Non seulement ils fusionnent avec ce qu'ils recouvrent, mais cela provoque des aspects changeants, similaires aux transitions des phases de l'eau, lorsque celle-ci passe de l'état solide, à l'état liquide, puis gazeux. » A cela s'ajoute la finesse de la matière obtenue, qui évolue, telle une peau en pleine mue. Sans oublier l'enjeu écologique. Car, à sa façon, Evi Keller fait la chasse au plastique : « Dans ma pratique, je transfigure ce matériau en œuvre d'art. Je le sanctuarise. » A l'issue d'un processus de grattage qui lui est propre, elle fait apparaître formes, visages, paysages... Ses outils : aiguilles très fines, quasi chirurgicales, pointe sèche et burin. La panoplie du graveur, comme celle de ses idoles Dürer et Rembrandt. Ensuite, « chaque œuvre a son temps » : « Certaines sont abandonnées quand d'autres m'appellent », explique-t-elle. Evi Keller se dit à l'écoute de ses créations. Il suffit de la voir travailler pour comprendre qu'elle entre en communion avec la matière. Elle manipule, étire, étale, étend les plastiques, sans gants, et elle les foule les pieds nus. Une transformation silencieuse, entre nouvelle vie et purification, dans l'ancien lavoir qui lui sert aujourd'hui d'atelier. Puis, les lumières font le reste. « Ces lumières pourvoyeuses d'été », comme l'a chanté Bashung dans *Immortels*.



Exposition Evi Keller, *Stèles*, jusqu'au 17 juillet 2021 à la [galerie Jeanne Bucher Jaeger](#) : 5 rue de Saintonge, Paris 3<sup>e</sup>.  
Sur rendez-vous jusqu'au 19 mai. Inauguration durant le [Paris Gallery Week-end](#), les 5 et 6 juin.

# connaissance des arts

Press

Country : France

Date : April 2021

Journalist : Marie Maertens

Exhibition : Stèles

## { galleries }

MARCHÉ DE L'ART



### LA PEINTURE RÉDEMPTRICE DE BRUNO PERRAMANT

ses huiles sur papier et toile (entre 3000 € et 35 000 €) s'affichent dans une vitalité de touche, voire un expressionnisme qu'on ne lui connaissait pas. Elles arborent des tonalités

Ceux qui suivent Bruno Perramant depuis longtemps seront surpris par ce solo show chez Fabienne Leclerc. Conçues telles des « exorcismes »,

en élaborant de nouveaux gestes et d'autres formes de composition. Ce corpus emprunte à Goya, au danseur Boris Charmatz, voire au conte du joueur de flûte d'Hamelin, dans une vigueur un peu dévastatrice, mais dont émergent lumières et clartés salvatrices. **M.M.**

« LOVE'S MISSING », In Situ-Fabienne Leclerc, 43, rue de la Commune-de-Paris, 93230 Romainville, 01 53 79 06 12, [www.insituparis.fr](http://www.insituparis.fr) du 14 mars au 15 mai.

À gauche Bruno Perramant, *Blue Asses (les culs bleus)*, 2020, huile sur toile, 200 x 160 cm  
B. PERRAMANT/GALERIE IN SITU-FABIENNE LECLERC, ROMAINVILLE. © T. LANNES.

À droite Evi Keller, *Matière-Lumière (Stèle)*, ML-V-20-1017, 2020, tach. mixte, 84 x 63 x 10 cm  
E. KELLER/GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS.

enlevées, suggérées par les valeurs des couleurs inversées par l'ordinateur. L'artiste avoue y avoir mis beaucoup de sa vie personnelle, tout en explorant son médium de prédilection. « Car pour moi, la peinture n'est pas une représentation et le tableau se fait de lui-même. » Si l'on perçoit un lien avec ses précédents travaux sur les fantômes ou les fleurs, il remet toujours en question son rapport à l'image,



### EVI KELLER, L'ALCHIMISTE

Pour son deuxième solo show chez Jeanne Bucher Jaeger, Evi Keller continue de s'intéresser à la transformation de la matière par la lumière. Anciennement photographe, elle donne à voir une série de stèles éclatantes (de 10 000 € à 14 000 €) dont elle garde le secret de fabrication. « Evi Keller est une grande méditative, nous dit-on, qui se laisse traverser et accueille ce qui arrive de manière très spirituelle. Prônant que l'extérieur est le reflet de l'intérieur, elle revient toujours au cœur du matériau. » **M.M.**

« EVI KELLER. STÈLES », galerie Jeanne Bucher Jaeger, 5, rue de Saintonge, 75003 Paris, 01 42 72 60 42, [jeannebucherjaeger.com](http://jeannebucherjaeger.com) du 20 mars au 7 mai.

### LES ÎLES DISPARUES D'HUGO DEVERCHÈRE

Hugo Deverchère, *La Isla de las Siete Ciudades*, 2020, tirage numérique, 150 x 225 cm, détail  
© H. DEVERCHÈRE / GALERIE SATOR, ROMAINVILLE



Cette exposition témoigne de l'importance des résidences d'artistes dans l'appréhension de territoires inédits. C'est à la Casa de Velázquez de Madrid qu'Hugo Deverchère a conçu son projet autour d'îles fantômes situées au large de la péninsule ibérique aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et dérivant dans l'Atlantique le long des côtes avant de disparaître dans la mer des Caraïbes. L'artiste présente à la galerie Sator un ensemble de vidéos, photographies et sculptures, dont des « concrétions rocheuses », qui s'inscrivent plus globalement dans une recherche sur le lien avec nos mythologies contemporaines. Mais le temps passé à Madrid a aussi permis à ce vidéaste de formation de travailler avec des universitaires et des chimistes pour explorer une nouvelle matérialité dans ses œuvres. **M.M.**

« HUGO DEVERCHÈRE. LA ISLA DE LAS SIETE CIUDADES », galerie Sator, 43, rue de la Commune-de-Paris, 93230 Romainville, 01 87 66 09 04, [galeriesator.com](http://galeriesator.com) du 14 mars au 11 avril.

# BeauxArts

Press online

Country : France

Date : June 2021

Journalist : Maillys Celeux-Lanval

Exhibition : Stèles - Paris Gallery Weekend



## Jeanne Bucher Jaeger, une histoire de précurseurs

Fondée en 1925 par Jeanne Bucher, cette importante galerie prend son essor grâce à l'effervescence artistique des années 20 puis 30, en exposant Pablo Picasso, Max Ernst, Alberto Giacometti ou encore Maria Helena Vieira da Silva. Jeanne Bucher s'engage également dans un important travail d'édition en établissant des liens entre artistes et poètes... Avant de prendre, dès 1946, et après un voyage à New York, un virage vers la création américaine en s'intéressant à Mark Tobey et Robert Motherwell. En 1947, Jean-François Jaeger prend la direction de la galerie, lui ajoute son nom et s'inscrit dans la continuité du travail de son aînée ; aujourd'hui, elle est dirigée par Véronique Jaeger et son frère Emmanuel. Avant le 53 rue de Seine et le 5 rue de Saintonge, où elle est actuellement implantée et mène un formidable travail de fond, la galerie a connu plusieurs adresses – en restant, toujours, indispensable au paysage parisien.



*Vue de l'exposition « Evi Keller – Stèles » à la galerie Jeanne Bucher Jaeger, du 19 mai au 17 juillet 2021*



→ **Galerie Jeanne Bucher Jaeger**

5 Rue de Saintonge • 75003 Paris

[jeannebucherjaeger.com](http://jeannebucherjaeger.com)

Press  
Country : France  
Date : June 2021  
Journalist : Stéphanie Pioda  
Exhibition : Stèles

## SND ENDE DE L'ART | EXPOSITIONS

### Paris

GALERIE  
JEANNE BUCHER JAEGER

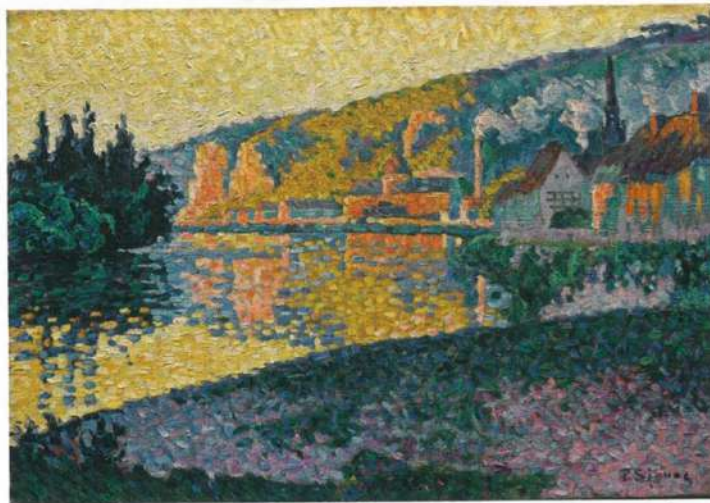
Evi Keller. *Stèles*

Des stèles à taille humaine embrassant les quatre éléments fondateurs de l'alchimie – la terre, le feu, l'air et l'eau – transforment l'espace de la galerie. À la naissance de ce parcours en forme de spirale, un film introductif et essentiel raconte, à partir du texte subtil d'Olivier Schefer et d'échanges avec l'artiste, la quête de celle-ci autour de son grand projet baptisé « Matière-Lumière » : une exploration plastique et spirituelle autour de la transmutation de la matière par la lumière. Chaque exposition d'Evi Keller dévoile ainsi une facette de cette matrice que l'on explore dans un long voyage de compagnonnage avec son œuvre.

Après les voiles monumentaux présentés à la galerie en 2017, elle invite à un face-à-face plus intime et plus frontal avec ces stèles, souvenirs des pierres dressées auxquelles le monde antique donnait une valeur mémorielle ou spirituelle. Chacune renferme ce qui pourrait être une page de manuscrit, témoin d'une civilisation oubliée tout juste mise au jour par des archéologues de l'immatériel. Un sentiment de grande fragilité et de préciosité se dégage de ces vestiges d'un temps enfoui au plus profond de nos cellules, ici préservés et sacralisés, mais qui pourraient aussi bien être réduits en poussière : la vulnérabilité de



Evi Keller (née en 1968), *Matière-Lumière (Stèles)*  
ML-V-20-1008, 2020, 203 x 62 x 10 cm.  
COURTESY DE L'ARTISTE & JEANNE BUCHER JAEGER, PARIS



Paul Signac, *Les Andelys. Soleil couchant*, 1886, huile sur toile, 32,8 x 46,1 cm, collection particulière.

l'humanité. Sur ces palimpsestes de quelques microns bouillonnent les pigments et des figures surgies du jeu du hasard, entre silhouette primitive et kouros grec, passant progressivement de pages chargées de narrations – des écritures, des paysages, des traces de sacrifices à Mithra – à des trouées vers une autre dimension, un nouveau territoire pour l'esprit.

STÉPHANIE PIODA

Galerie Jeanne Bucher Jaeger,  
Espace Marais, 5, rue de Saintonge  
Paris III<sup>e</sup>, tél. : 01 42 72 60 42,  
[www.jeannebucherjaeger.com](http://www.jeannebucherjaeger.com)  
Jusqu'au 17 juillet 2021.

### MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ Signac, les harmonies colorées

Avec près de 70 peintures et aquarelles, la plus importante collection d'œuvres de Paul Signac (1863-1935) en mains privées occupe les cimaises du musée jusqu'à l'été, et retrace la carrière du peintre, depuis ses débuts très précoces – une composition originale inédite réalisée sur une palette à l'âge de 19 ans – jusqu'à ses vues des ports de France des années 1920. C'est aussi toute l'aventure du néo-impressionnisme qui se déroule au fil des salles, avec des toiles de Cross, Lacombe, Laugé, Luce, Pissarro, Rysselberghe, entre autres, qui ponctuent le parcours. Seul manque Georges Seurat, présent avec deux dessins seulement : il est vrai que les quelques peintures de l'inventeur du divisionnisme se

font encore plus rares sur le marché. L'accrochage permet donc de suivre l'évolution du jeune peintre admirateur de Monet, dont il adopte d'abord le style impressionniste, avant de faire sien le divisionnisme élaboré par Seurat. Il permet aussi de mesurer combien Signac, avec sa palette aux tons saturés, s'approche au plus près du fauvisme sans jamais y verser, montrant une fidélité radicale au néo-impressionnisme. Fidèle encore reste-t-il vis-à-vis de l'auteur d'*Impression, soleil levant*, dont il retient la leçon jusqu'à la fin de sa vie, dans de somptueux paysages presque monochromes. Toutes les nuances de son style et la diversité de ses influences – de Claude Gellée à Turner – sont ici déployées, de même que la richesse et la complexité du mouvement néo-impressionniste avec les compositions aux accents naturalistes de Luce et de Pissarro, décoratifs et symbolistes de Cross et de Lacombe, géométriques et lumineux chez Van Rysselberghe. Et si plusieurs tableaux, déjà vus dans d'autres expositions, nous sont presque familiers, nombre d'entre eux – et non des moindres – sont pour la première fois montrés au public.

SYLVIE BLIN

Musée Jacquemart-André, 153, boulevard Haussmann, Paris VIII<sup>e</sup>, tél. : 01 45 62 11 59,  
[www.musee-jacquemart-andre.com](http://www.musee-jacquemart-andre.com)  
Jusqu'au 19 juillet 2021.

Presse

Country : France

Date : 27 March 2021

Journalist : Françoise Paviot

Exhibition : Stèles

## Evi Keller, des ténèbres à la lumière : la transmutation de la matière

Publié le : 27 Mars 2021

Comme toutes les œuvres riches de sens et de pensée, les Stèles et voiles d'Evi Keller s'ouvrent à une lecture toujours renouvelée. En ce temps de Carême, où nous sommes tous appelés à la conversion, la symbolique d'un des matériaux privilégiés par l'artiste, le plastique, peut nous aider à enrichir notre méditation. Sur une proposition de Françoise Paviot, la parole est donnée à Evi Keller qui nous livre ses réflexions.

*« Sur ces stèles – pages brûlantes gagnées par un feu intérieur, fines couches de glace bleuie, où il arrive qu'une tache de sang noircisse – Evi Keller écrit la mémoire des éléments primordiaux, l'eau des sources et des fleuves, le feu souterrain, la terre des forêts, l'air du ciel. Cette mémoire relie notre corps d'eau et de carbone aux plus lointaines étoiles de la galaxie.*

*C'est un voyage ancien qui ne fait pourtant que commencer. »*

Olivier Schefer



INSTALLATION PERFORMANCE/MATIÈRE/LUMIÈRE D'EVI KELLER, NUIT BLANCHE 2019, SAINT EUSTACHE, PARIS © EVI KELLER

Le travail d'**Evi Keller** a fait l'objet, à l'occasion de la *Nuit Blanche* 2019, d'une importante présentation à Saint-Eustache, dont un *Grand Voile* qui a été accroché dans la nef. Comme l'ensemble de son œuvre, ce *Grand Voile* s'inscrit dans une démarche que l'artiste place sous la dénomination « **Matière Lumière** », un **principe de transmutation** qu'elle définit comme la **transformation de la matière par la lumière**.

Issu du **carbone**, ce matériau, souvent condamné à être un **déchet**, retrouve par **l'intercession de la lumière** une matérialité nouvelle qui se charge d'une **dimension cosmique et spirituelle**. L'œuvre alors nous émerveille, la surface gagne en profondeur et le regard se perd dans son cheminement.

**Françoise Paviot**

### ***Evi Keller évoque le processus de transformation de « Matière-Lumière »***

*« Matière-Lumière incarne le principe cosmique de la transformation de la matière par la lumière. Cette création s'interroge sur le processus de substantialisation depuis l'origine de la création et l'apparition de ses formes dans le règne minéral, végétal, animal jusqu'à l'humain et l'univers. L'observation de l'interaction des quatre éléments primordiaux, l'eau, le feu (le soleil), l'air et la terre habite et anime depuis de longues années toute ma création. Les transitions de phase de l'eau, animés par des températures changeantes et par le vent, d'un état solide, la glace, vers un état liquide, l'eau, vers un état gazeux, l'Ether... m'ont fait prendre conscience d'un processus de transformations silencieuses, processus universel, révélation quasi mystique, qui se manifeste au plus profond de nous, au plus lointain de nous, à l'échelle infiniment petite et infiniment grande... »*



*Magiques par leur fusion avec la matière qu'ils recouvrent, similaires aux transitions de phase de l'eau (état solide, liquide et gazeux), j'ai été guidée vers les films plastiques. Ces films ont la particularité extraordinaire de transformer la matière par interaction avec la lumière, ils l'emplissent de lumière, en un tout que je nomme **Matière-Lumière**... Les films plastiques portent en outre en eux un enjeu contemporain. Témoins de l'anthropocène, et issus de la transformation du pétrole créé au plus profond de la terre, ils contiennent du carbone né dans les étoiles et noyau essentiel de toute matière vivante sur terre. La substance originelle de ces films, recyclée sans fin et sans barrière d'espèces pour redonner la vie dans un processus d'un éternel recommencement, incarne ainsi la mémoire de centaines de millions d'années. Le pétrole, matière au cœur du drame écologique actuel, puits de carbone organique, détourné de son rôle protecteur de l'équilibre climatique, est transformé par l'homme en un matériau chimique inerte. Lorsque je transfigure ce matériau en œuvre d'art, il se régénère par son retour à la source redevenant organique et vivant... une transfiguration du traumatisme des destructions et des séparations dans notre monde, la victoire de la création sur la destruction, un retour au sacré, à la source, à l'unité. »*

**Evi Keller**



EVI KELLER, *MATIÈRE-LUMIÈRE [STÈLE]*, ML-V-20-1017, 2020, DÉTAIL © EVI KELLER

### **Pour aller plus loin**

- Pour retrouver l'intégralité de ce texte ainsi que d'autres informations sur la biographie de l'artiste : [www.evikeller.com](http://www.evikeller.com)
- A lire sur [Art Interview](#)
- A voir jusqu'au 29 mai 2021 à la galerie Jeanne Bucher-Jaeger : [Stèles, une exposition personnelle de Evi Keller.](#)
- En rappel, le travail de Evi Keller a été présenté, entre autres, à l'Eglise Saint-Eustache à l'occasion de la [Nuit Blanche 2019.](#)

Press online

Country : France

Date : 12 April 2021

Journalist : Laure de Gramont

Exhibition : Stèles

## Evi Keller recreates the universe with light and translucent carbon film

12 April 2021



*“Towards the lights- silent transformations”, 2010, photograph, Courtesy of Jeanne Bucher Jaeger, Paris*

Galerie Jeanne Bucher has accustomed us to very high quality exhibitions. German artist **Evi Keller**, who lives part of the year in Paris but was born in Bad Kissingen, a thermal town of Bavaria, is showing very rare “Stèles” (stelae) which could pass for stained glass but are really made of very fine carbon based films painted with pigment and varnish. This artist (b.1968) who was first trained as a photographer in Munich, uses light and its reflections to illustrate her inner self. The result is very striking and both dark and luminous. A 19 mn video filmed by her gives a good idea of her somber but enchanted world, inspired by the rivers and forests of her childhood.

When they met her at Eglise Saint Etienne du Mont in 2014 during one of Paris's "Nuit Blanche" or white night, the owners of the **Jeanne Bucher Jaeger gallery** immediately decided to organise a large show for the following year. Evi Keller has a very strong presence, an inner substance as she mentions in the film, and her art is to transform nature through light and its reflections. I particularly loved a large early photograph in the upper room of the gallery which plays with beams of light, and a blue stela which reminded me of a nocturnal painting, "Nuit étoilée" by Van Gogh.



*Evi Keller in her workshop, Paris 2020, Courtesy of Jeanne Bucher Jaeger, Paris*

When she was 21, Evi Keller fell very ill and could not be cured by traditional medicine. She went up to the mountains and met a couple of anthroposophical doctors who cured her. This mystical experience changed her vision of life forever. This is when she moved to Paris where she started working in advertising. She then filmed bodies and dancers with "Mirror-Space". Slowly she moved towards "Matière-Lumière" (material-light), working on the fluidity of transformation. She photographed frozen lakes and the transition between liquid and iced water with the reflection of light on it.



*Matière-Lumière, 2020, Courtesy of Jeanne Bucher Jaeger,  
Paris*

The gallery with its beautiful glass roof is suddenly inhabited by twenty stelae, transparent screens with a juxtapositions of painted films. They float like stalagmites and are both a refraction and a reflection of light. After working on cristal, glass, mirror, plexiglass, stone, wood and metal, Evi Keller now uses carbon based films which replace plastic and are completely organic. They allow her to play with the light and this is particularly striking when the large pieces of cloth hang outside in the forest or in a church like it did at Saint Eustache in 2019.



*“Sèvres Outdoors”, 2016, Courtesy of Jeanne Bucher Jaeger, Paris*

Behind her elf looking silhouette, one feels that Evi Keller hides deep secrets. She mentions her near death experience and her renaissance (rebirth) thanks to her creativity and her encounter with light. Her film makes us penetrate a cave of darkness with just enough rays of light to give us hope. The stelae inhabit the large gallery with pride and lighting makes them gleam.

[Galerie Jeanne Bucher Jaeger](#), 5 rue de Saintonge, open by appointment during confinement 01 42 72 60 42. (Prices range from 4 000€ to 55 000€)

---

SHARE THIS POST



Press online

Country : France

Date : 5 May 2021

Journalist : Guy Boyer

Exhibition : Stèles

## Art contemporain : 6 expositions gratuites à découvrir à Paris à la réouverture des galeries

Un printemps haut en peinture dans les galeries du Marais à Paris, de Gérard Garouste (galerie Daniel Tempion) à Sean Scully (galerie Thaddeus Ropac) et Alain Jacquet (galerie Perrotin). Petit parcours marqué de six coups de cœur. *par Guy Boyer*



### Les transmutations d'Evi Keller

Moins brutale que sa première exposition à la galerie Jeanne Bucher Jaeger en 2015, cette deuxième présentation de l'œuvre de l'Allemande Evi Keller est constituée d'un film (dans lequel il faut se laisser aller pour mieux comprendre son concept de Matière-Lumière et son rapport aux peintures pariétales) et de stèles renfermant de fines feuilles de plastique brûlé aux mille nervures, bulles et reflets. De

### Les transmutations d'Evi Keller

constituée d'un film (dans lequel il faut se laisser aller pour mieux comprendre son concept de Matière-Lumière et son rapport aux peintures pariétales) et de stèles renfermant de fines feuilles de plastique brûlé aux mille nervures, bulles et reflets. De la matière sublimée par la lumière. Jusqu'au 17 juillet.

Vue de l'exposition « Stèles » d'Evi Keller, galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris, 2021 (©Guy Boyer).



L'image selon Alain Jacquet



Les formes minimalistes de Suzan Frecon

Press  
Country : France  
Date : June 2021  
Journalist : Guy Boyer  
Exhibition : Stèles

## Éditorial

connaissance des arts



### Fin mai,

RETROUVEZ  
LA CHRONIQUE  
HEBDOMADAIRE  
de Guy Boyer sur  
Radio Classique,  
« Chronique Sorties »  
le vendredi en fin  
de flash de 13 h  
et le samedi  
à 9h57 et 14 h57.



connaissance des arts



existe aussi  
en version numérique  
www.connaissance  
desarts.com

Voici mes dix bonnes résolutions pour la fin de ce couvre-feu, marquée par la réouverture de certains musées et autres lieux culturels :

1. Aller à Lyon pour découvrir « en vrai » dans leurs ateliers les nouveaux paysages peints par Benjamin Liron, que j'ai découverts sur Instagram pendant le confinement, et à Montmartre les vues de New York de Jean-Baptiste Sécheret.
2. Me ruer au Petit Palais pour admirer les gravures et livres illustrés de l'exposition « Édition limitée. Vollard, Petiet et l'estampe de maîtres », prolongée jusqu'à fin août.
3. Faire le tour des galeries du Marais et de Saint-Germain-des-Prés car leur fermeture injuste ce printemps m'a empêché de voir, entre autres, les expositions d'Evi Keller à la galerie Jeanne Bucher Jaeger et Nicolas Momein à la galerie Ceysson & Bénétière.
4. Retourner au musée Marmottan-Monet avant le 26 septembre pour le tableau de Krøyer, *La Plage au sud de Skagen* (1883), représentant un immense espace vide et beige marqué par de simples empreintes de pas se dirigeant vers l'horizon. Un chef-d'œuvre!
5. Découvrir les Bassins de Lumières installés dans l'ancienne base sous-marine de Bordeaux, car j'ai loupé leur inauguration avec Klimt et n'ai pas vu les projections immersives sur « Monet, Renoir, Chagall. Voyages en Méditerranée ».
6. À propos de Gustav Klimt et de la Sécession, il me faut retourner à Vienne pour visiter l'église Saint-Léopold am Steinhof d'Otto Wagner, avec les vitraux et les mosaïques de Koloman Moser.
7. Aller au Wonder Fortin à Clichy avec le marchand Éric Mouchet qui prévoit d'exposer bientôt les œuvres de Pierre Gaignard, l'un des fondateurs de ce phalanstère artistique.
8. Emmener à Dresde mon collaborateur Philippe Thomas, qui rêve de voir les objets de curiosité de la Voûte verte et les musées du Zwinger, réaménagés l'an dernier.

### fais ce qu'il te plaît

9. Me réserver enfin du temps pour aller à Berlin, Houston et Singapour car je ne connais toujours pas, et j'en ai honte, les collections de la Gemäldegalerie, du Museum of Fine Arts et du National Museum. En particulier, pour la *Simonetta Vespucci* de Botticelli conservée dans le premier, pour la collection de John A. et Audrey Jones Beck avec *Les Orangers* de Caillebotte dans le deuxième, et pour les peintures modernes d'Asie du Sud-Est présentées dans le troisième, œuvres que l'on ne voit jamais en Europe.
10. Écrire mon édito du mois de juillet car, avec la reprise, l'été va être encore plus compliqué que ces derniers mois en termes de programmation!

P.S.: Vous pourriez également établir votre propre *wish list* de visites post-confinement et nous l'envoyer!

GUY BOYER, DIRECTEUR DE LA RÉDACTION  
GBOYER@CDESARTS.COM

Ce numéro ayant été réalisé alors que les musées et salons ignoraient la date exacte de reprise de leurs activités, nous vous invitons à vérifier avant vos visites les dates figurant dans ces pages.

# TRANSFUGE

Press online

Country : France

Date : March 2021

Journalist : Damien Aubel

Exhibition : FIAC Online Viewing Rooms



Art

## La FIAC dans un fauteuil

Online Viewing Rooms

Damien Aubel

02/03/2021

**Beau pied de nez à la pandémie : la FIAC dévoile une riche édition en ligne. Balade virtuelle et émotions esthétiques bien réelles lors de l'inauguration...**

Bénéfice sémantique inattendu de la Covid : je découvre que le « petit écran » de mon ordinateur porte bien mal son nom tant, avec cette FIAC qui se déploie en ligne, au gré de plus de deux cents *viewing rooms*, c'est un labyrinthe de stands virtuels que j'ai sous les yeux. La FIAC, prévenante, a pensé à tout, et un quintette de guides de luxe – Bernard Blistène, Saim Demircan, Emma Lavigne, Jean de Loisy, X Zhu-Nowell – égrène son choix d'œuvres comme un fil d'Ariane. Mais je choisis de me laisser happer et de flâner sur cet écran d'ordinateur qui finit, à force de glisser de galeries en galeries, par ressembler à une vision de Piranèse ou de M.C. Escher.

Chez Karsten Greve, c'est un son et lumière paradoxal qui baigne la *viewing room*. Paradoxal, car tissé des teintes les plus élémentaires, noir plus ou moins dégradé, blanc plus ou moins rabattu : Pierre Soulages et Pierrette Bloch, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, jouent en chambristes parcimonieux de la lumière et de la nuit. Les incisions horizontales de gris chez Soulages (*Peinture, 181 x 92 cm, 6 septembre 2017, 2017*), la criblure pointilliste de touches d'encre diversement diluées chez Pierrette Bloch (*Untitled, ca. 2011*), sont autant de partitions visuelles d'une leçon de Ténèbres rêvée.

Chez Lelong, la mise en musique est la même, économe de ses effets, obéissant à l'impératif d'une réduction – qui n'est jamais amoindrissement. Le tangram visuel d'Etel Adnan (*Untitled, 2020*), aux couleurs ferventes et acides emboîtées dans des zones aux teintes argileuses, sont comme les tesselles élémentaires de la peinture de paysage : un cadastre visuel. Retour analogue aux composantes primitives, comme décantées, de la peinture avec Marc Desgrandchamps (*Untitled, 2020*) : robustesse cézanienne des aplats de couleur du paysage, césure médiane avec un ruban vertical de blanc, comme le montant d'une croisée, celle, pourquoi pas, de la fenêtre d'Alberti, matrice visuelle de la perspective occidentale. Quant à Jaume Plensa, la figure élongée, blanche de *DUNA (white head)* (2018), avec son modelé dépouillé et pourtant minutieux, est tout entière absorbée, résorbée dans la rêverie, comme si verre blanc de Murano se faisait tout esprit. La réduction est devenue sublimation

### Un art parlant

Chez Daniel Templon, au silence de l'invololution, on préfère la profusion du verbe l'art est parlant – mais jamais bavard. Outrance et clameur, c'est le *bad taste* de l'installation d'Ed et Nancy Kienholz comme arme de destruction massive de l'autosatisfaction patriotique US (*The Grey Man's Parade, 1987*). Y répond la subtilité foisonnante, érudite, de Gérard Garouste (*La Samaritaine et Jésus, 2020*, avec ses très beaux tons de feu et de cuivre), cette peinture-cabale susceptible d'infinies spirales d'associations entre mots et images.

Systole-diastole, contraction puis exubérance, c'est le sentiment que me donne ce balade virtuelle de viewing room en viewing room, et les œuvres présentées chez Nathalie Obadia sont nettement du côté de l'expansion. Le titre de la toile de la Texane Rosson Crow – « maximaliste » autoproclamée et impénitente – suffirait : *Warmth of Others Suns* (2019), ou la peinture comme pluralité des mondes. En l'occurrence, une foule serrée de cactus, des effets personnels éparés, le tout sous un soleil calcinant, c'est une scène de désert qui suscite mille histoires, mille embardés de l'imagination.

### Ailleurs multidimensionnels

On largue aussi les amarres vers des ailleurs multidimensionnels chez Thaddaeus Ropac, qu'il s'agisse, comme guidés par un Dante qui serait devenu son propre Virgile, de nous faire descendre au nadir de l'*Underworld* (2021) d'Ali Banisadr, tout en glacis, superpositions et turbulences ou de s'élever vertigineusement jusqu'aux corps flottants dans une apesanteur sidérale – ou amniotique ? – de Baselitz (*X-ray lila*, 2020). Et même un Sol LeWitt, peu suspect pourtant de prolixité débridée semble, avec cette *Open Geometric Structure 5* (1990) rigoureuse comme une équation, envisager une croissance exponentielle – à l'infini, par réplication d'une simple cellule-mère géométrique...

Mais, en « poussant la porte », avec des guillemets puisqu'il s'agit d'un geste virtuel, de la *viewing room* de Marian Goodman, je suis rappelé à la réalité la plus fondamentale de toutes ces proliférations artistiques : le geste, justement, et le plus originel, celui qui consiste à tracer. Le marbre et le bronze d'une branche de Giuseppe Penone (*Indistinti confini – Sapina (Indistinct Boundaries – Sapina)*, 2012) s'inscrivent obliquement dans l'espace : élan du trait, dynamique d'une diagonale qui appartient, suggère ainsi l'artiste, à l'élan et au dynamisme de la croissance des organismes naturels. Mais le trait, s'il est simple n'est pas simple ligne : chez Hiroshi Sugimoto (*Opticks 034*, 2018), il est zone nébuleuse, frontière entre le rougeoiement

et les ténèbres aux nuances indéfiniment graduées. Car le simple est trompeur. « En rien gist tout » lit-on sur un des caissons du plafond du château de Dampierre-sur-Boutonne ou, pour le dire en termes plus contemporains, « *less is more* » – et la galerie Chantal Crousel le rappelle éloquemment. Ainsi, David Douard, avec trois fois rien, des matériaux humbles comme du plâtre ou de l’alu, nous invite au chavirement

émotionnel : *Feel it* (2020) s’intitule comme une injonction son œuvre. Chez Jeanne Bucher Jaeger, c’est la géniale Evi Keller qui, avec ce trois fois rien que nous dispense la nature, *id est* la lumière, qui est ce qu’il y a de moins tangible, de plus insubstantiel, crée un paysage minéral, infiniment riche d’accidents colorés, de miroitements rocheux (*Matière-Lumière (Stèle), ML-V-20-1017 – Matter-Light (Stela), 2020*). Mais il y aurait aussi la fausse évidence enfantine d’un nu de Tom Wesselmann (*Rosemary Reclining with Motherwell, 1990*) chez Almine Rech, les vertiges magrittiens de Jens Fänge (*Looser Grip, Sweeter Lightness*) sous leurs aspects de collage surréalisant fait de bric et de broc chez Perrotin, ou encore Ugo Rondinone chez Kamel Mennour, qui fait, littéralement, une montagne de trois pierres (*small blue black blue mountain, 2021*) ... Je n’en finirais pas, comme si cette FIAC numérique était elle aussi en perpétuelle expansion.

FIAC Online Viewing Rooms, ouverture grand public du 4 au 7 mars,

<https://fiac.viewingrooms.com/fr/>